

LOLA LAFON

LA PETITE COMMUNISTE QUI NE SOURIAIT JAMAIS

PRIX DE LA CLOSERIE DES LILAS 2014

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Parce qu'elle est fascinée par le destin de la miraculeuse petite gymnaste roumaine de quatorze ans apparue aux jo de Montréal en 1976 pour mettre à mal guerres froides, ordinateurs et records au point d'accéder au statut de mythe planétaire, la narratrice de ce roman entreprend de raconter ce qu'elle imagine de l'expérience que vécut cette prodigieuse fillette, symbole d'une Europe révolue, venue, par la seule pureté de ses gestes, incarner aux yeux désabusés du monde le rêve d'une enfance éternelle. Mais quelle version retenir du parcours de cette petite communiste qui ne souriait jamais et qui voltigea, d'Est en Ouest, devant ses juges, sportifs, politiques ou médiatiques, entre adoration des foules et manipulations étatiques ?

Mimétique de l'audace féerique des figures jadis tracées au ciel de la compétition par une simple enfant, le roman-acrobate de Lola Lafon, plus proche de la légende d'Icare que de la mythologie des "dieux du stade", rend l'hommage d'une fiction inspirée à celle-là, qui, d'un coup de pied à la lune, a ravagé le chemin rétréci qu'on réserve aux petites filles, ces petites filles de l'été 1976 qui, grâce à elle, ont rêvé de s'élancer dans le vide, les abdos serrés et la peau nue.

LOLA LAFON

Écrivain et musicienne, Lola Lafon est l'auteur de trois romans parus aux éditions Flammarion : Une fièvre impossible à négocier *(2003 ; "J'ai Lu", 2006) ;* De ça je me console *(2007 ; "J'ai Lu", 2009) et* Nous sommes les oiseaux de la tempête qui s'annonce *(2011).*

Elle a également signé deux albums chez Harmonia Mundi : Grandir à l'envers de rien *(2006) et* Une vie de voleuse *(2011).*

DU MÊME AUTEUR

UNE FIÈVRE IMPOSSIBLE À NÉGOCIER, Flammarion, 2003 ; J'ai Lu, 2005.
DE ÇA JE ME CONSOLE, Flammarion, 2007 ; J'ai Lu, 2009.
NOUS SOMMES LES OISEAUX DE LA TEMPÊTE QUI S'ANNONCE, Flammarion, 2011.

Photographie de couverture : © Getty Images pour le fond

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-02920-3

LOLA LAFON

La petite communiste qui ne souriait jamais

roman

ACTES SUD

Les petites filles ont posé leurs fusils. Elles avancent dans la mer et s'y plongent, la sueur coulant le long de leur cou, sous leurs aisselles, dans leur dos.

Monique Wittig,
Les Guérillères.

Je l'ai appris à l'époque et n'ai jamais oublié ce conseil : ne pas raconter la même histoire de la même façon à plus de deux personnes, sinon, quand ils faisaient leur rapport à la Securitate, vous étiez fichue.

Anonyme,
Roumanie, 1980.

AVANT-PROPOS

La Petite Communiste qui ne souriait jamais ne prétend pas être une reconstitution historique de la vie de Nadia Comaneci. Si les dates, les lieux et les événements ont été respectés, pour le reste, j'ai choisi de remplir les silences de l'histoire et ceux de l'héroïne et de garder la trace des multiples hypothèses et versions d'un monde évanoui. L'échange entre la narratrice du roman et la gymnaste reste une fiction rêvée, une façon de redonner la voix à ce film presque muet qu'a été le parcours de Nadia C. entre 1969 et 1990.

L. L.

PREMIÈRE PARTIE

Quel âge a-t-elle, demande la juge principale, incrédule, à l'entraîneur. Ce chiffre, quatorze, lui donne un frisson. Ce que la petite a effectué à l'instant dézingue le déroulement des chiffres, des mots et des images. Il ne s'agit plus de ce que l'on comprend. On ne saurait noter ce qui vient d'advenir. Elle jette la pesanteur par-dessus son épaule, son corps frêle se fait de la place dans l'atmosphère pour s'y lover.

Mais pourquoi personne ne les a prévenus qu'il fallait regarder par là, ragent ceux qui ratent le moment où, sur les dix centimètres de largeur de la poutre, Nadia C. se lance en arrière et, les bras en croix, donne un coup de pied à la lune, saut à l'aveugle, et ils se tournent les uns vers les autres, est-ce que quelqu'un a compris, est-ce que vous avez compris ?

Le panneau électronique affiche COMANECI NADIA, ROMANIA suivi de 73, son dossard, et là où il devrait y avoir sa note : rien.

On attend. Blêmes, les gymnastes soviétiques vont et viennent dans les travées réservées aux entraîneurs et aux compétitrices qui ont terminé. Elles savent. Les coéquipières de la Roumaine, elles, semblent au désespoir, Dorina tient ses mains jointes, Mariana murmure une phrase en boucle, une autre est affalée,

les yeux fermés ; Nadia, elle, un peu à l'écart, sa queue de cheval de travers, ne jette pas un regard au tableau d'affichage. Et c'est lui qu'elle voit en premier, Béla, son entraîneur, debout, les bras au ciel, la tête renversée en arrière ; elle se tourne enfin et découvre sa sanction, ce terrible 1 sur 10 qui s'inscrit en nombres lumineux face aux caméras du monde entier. Un virgule zéro zéro. Elle repasse de possibles fautes dans sa tête, l'arrivée du périlleux arrière éventuellement, pas assez stable, qu'est-ce qu'elle a pu faire pour mériter ça ? Béla la serre dans ses bras, t'en fais pas chérie, on va déposer une réclamation. Mais un des juges attire son attention. Parce que le Suédois se lève. Parce qu'il a les larmes aux yeux et la fixe. Et tous raconteront cet instant tant et tant de fois qu'elle n'est plus sûre aujourd'hui de l'avoir vécu, peut-être l'a-t-elle vu à la télé, peut-être cet épisode a-t-il été écrit pour un film.

Le public s'est levé et de leurs dix-huit mille corps provient l'orage, leurs pieds grondent rythmiquement au sol et le Suédois dans le vacarme ouvre et ferme la bouche, il prononce des mots inaudibles, des milliers de flashs forment une pluie d'éclats inégaux, elle entrevoit le Suédois, que fait-il, il ouvre ses deux mains et le monde entier filme les mains du juge vers elle. Alors, la petite tend ses deux mains vers lui, elle demande confirmation, c'est un… dix ? Et lui, doucement, hoche la tête en gardant ses doigts ouverts devant son visage, des centaines de caméras lui cachent l'enfant, les gamines de l'équipe roumaine dansent autour d'elle, oui, amour, oui, ce un virgule zéro zéro est un dix.

Le panneau tourne lentement de gauche à droite, du jury vers le public en passant par les gymnastes,

affichant ce un qu'il faut comprendre : dix. Une virgule déplacée. Ou plutôt une virgule qui refuse obstinément de se déplacer. Un homme va et vient entre la presse et les juges, son tee-shirt officiel JEUX DE MONTRÉAL 1976 assombri aux aisselles, il s'éponge le front. La chef des juges lui fait signe d'approcher, trop de bruit, quelque chose a détraqué la machine, je vous dis, les sifflets les forcent à se pencher l'un vers l'autre, vous plaisantez ou quoi ? La terre entière filme, c'est le premier jour de la compétition ! Il est où, le type de Longines ? L'ingénieur concepteur des tableaux de notation tente d'enjamber les journalistes agenouillés autour de la petite pour parvenir à la table des juges qui gesticulent : ça ne marche pas votre système ! Et lui, au représentant du CIO qui se bouche une oreille pour l'entendre, ça MARCHE, l'ordinateur est infaillible, vous l'avez détraqué, il pointe du doigt les juges mais tout a changé, ils ne lui prêtent plus aucune attention, les juges sont devenus spectateurs, pleurent et ovationnent la gamine qui s'est assise près de son entraîneur, son dos étroit tourné à la machine sénile qui bougonne : un virgule zéro zéro.

On se réunit à la pause. OK. La Roumaine a-t-elle (ou quelqu'un de l'équipe) eu accès aux ordinateurs ? Aurait-elle avalé des produits qui, peut-être, troubleraient le système ? Vous avez perdu la tête mon gars, tout ça pour vous couvrir, franchement, c'est à peine croyable ! On se renvoie la faute. Le Comité olympique nous avait assuré lors de nos réunions préparatoires que dix n'existait pas en gymnastique, protestent les ingénieurs de Longines que la presse appelle narquoisement l'équipe "un virgule zéro zéro". À 13 h 40, on tient le verdict : la banque de données

a sauté suite à l'enregistrement des notes inhabituellement élevées. La gamine a défait l'ordinateur.

On a jusqu'au lendemain pour adapter le système à l'enfant. On pousse des boutons, on exécute des programmes. Il faut rajouter un chiffre. Déplacer la virgule. Quelle est la probabilité pour qu'elle réitère son exploit, pensez-vous que "ça" va se reproduire demain ? Je ne sais pas, répond le juge anglais. Je ne sais pas, répond le juge tchécoslovaque. Ils tentent d'imaginer des figures qui mériteraient un dix à la poutre. N'y parviennent pas. Personne n'a jamais eu dix aux Jeux olympiques en gymnastique. On les interroge à nouveau. Vous êtes sûrs que vous n'avez pas été emportés par l'enthousiasme des spectateurs. Non, disent-ils. Ils ont vraiment décortiqué l'enfant, tenté de la prendre en faute, il n'y a rien. Zéro faute. Et même : certains juges auraient aimé aller au-delà, lui donner onze sur dix ! Douze, renchérit aussitôt la juge canadienne. Ou qu'on invente de nouveaux chiffres ! Qu'on abandonne les chiffres.

"Si Comaneci était en compétition contre une abstraction au lieu de rivales humaines, pourrait-on encore lui donner un dix ?" demande-t-on à Cathy Rigby, l'ancienne gymnaste devenue commentatrice des JO sur ABC. "Si Nadia faisait ce qu'elle fait, toute seule, dans une pièce vide, je pense qu'elle mériterait toujours dix", répond Rigby après avoir réfléchi à la possibilité d'inventer des abstractions plus abstraites que la perfection.

On tente de circonscrire l'événement. Dès le lendemain matin, le Comité olympique exige que Nadia se prête à trois contrôles antidopages supplémentaires. On débat. Assiste-t-on à l'émergence d'une nouvelle génération de bébés gymnastes ou sera-t-elle

un épiphénomène ? C'est un séisme géopolitique. Les entraîneurs soviétiques se font sermonner : on ne va pas laisser la Roumanie nous humilier, camarades, Ludmila va nous sauver ! Mais l'après-midi, Ludmila termine sa démonstration au sol dans une pose tragique de statue, performance suivie d'applaudissements mesurables, et va sangloter dans les bras de son entraîneur sous les yeux de la Roumaine impassible.

On convoque les éléments : nage-t-elle dans un océan d'air et de silence ? On repousse le sport, trop brutal, presque vulgaire en comparaison de ce qui a lieu, on rature, on recommence : elle ne sculpte pas l'espace, elle est l'espace, elle ne transmet pas l'émotion, elle est l'émotion. Elle apparaît – un ange –, remarquez ce halo tout autour, une vapeur de flashs hystériques, elle s'élève au-dessus des lois, des règles et des certitudes, une machine poétique sublime qui détraque tout.

On commente sa composition : oui, c'est vrai, il y avait déjà des prémices de Nadia dans la Olga des JO de Munich en 1972, mais là, avec Nadia, on a tous les plats servis au même moment ! La grâce, la précision, l'amplitude des gestes, le risque et la puissance sans qu'on n'en voie rien ! On dit qu'elle peut refaire son enchaînement quinze fois de suite. Et cette ossature… Des os en fils de soie. Morphologiquement supérieure. Plus élastique.

On cherche, on agence les mots comme ceci, puis non, dans cet ordre-là, on tente de dessiner ses contours. La petite fée communiste. La petite fée communiste qui ne souriait jamais. On raye le mot "adorable" car on l'a utilisé trop de fois déjà depuis quelques jours et pourtant, c'est bien ça : douloureusement adorable, insupportablement trop mignonne.

Et, forcés de la regarder de notre place d'adulte, oui, on a envie de se glisser dans son enfance travailleuse, se tenir au plus près d'elle, que protège l'immaculé justaucorps sur lequel on ne distingue aucune trace de transpiration. "Une Lolita olympique d'à peine quarante kilos, écolière de quatorze ans à la silhouette de jeune garçon qui se plie à toutes les demandes", écrivent-ils. On veut se frotter à ses étincelles de jouet magique et turbulent. S'arracher à nos organismes encombrés d'hormones lentes. La gamine gratte le désir, on en veut, oh ce désir de la toucher, l'approcher, une envie-spirale toujours plus pressante et c'est déjà terminé, l'enchaînement à la poutre a duré quatre-vingt-dix secondes. Elle est épidémique. Les revendeurs écoulent à cent dollars des billets pour la finale qui en valent seize car tout le monde tient à voir ses acrobaties enchaînées pendant lesquelles on craint que sa légèreté ne lui permette pas de retomber sur ses pieds. Et quand elle court vers ses sauts périlleux, ses coudes impriment plus de vitesse encore, la fermeté absolue de sa chair compactée dans son maillot blanc, elle est cette mécanique filante génialement échappée à son sexe, évadée vers une enfance merveilleusement lisse et supérieure.

On ne voit plus les choses de la même façon. Nadia est un nouveau départ. Les autres gymnastes sont erreurs, déformations d'idéal. Elle alourdit les années qui la séparent de celles qu'on commence à appeler "les autres", et qui, à l'instant où l'enfant rentre sur le plateau, tirent nerveusement le tissu sur leurs fesses. Ranger ces chairs, planquer tout ce qui soudainement semble de trop, incongru, ridicule même. Ces justaucorps, voilà qu'on les trouve trop échancrés, un peu étroits, peut-être, pour contenir les poitrines

comprimées des jeunes femmes qui, lorsqu'elles s'élancent vers le cheval d'arçons, bougent imperceptiblement. Tout ça, seins, hanches, explique un spécialiste lors de la retransmission, ça ralentit les tours, ça plombe les sauts, c'est moins propre, comme ligne. Ludmila est "terriblement femme". Sur la photo d'un quotidien, à côté de la nymphette roumaine, elle paraît disproportionnée, quant à Olga, franchement, c'est presque embarrassant. La caméra s'attarde sur elle, livide après le sacre de sa rivale roumaine. Non, elle n'est pas fatiguée, elle est usée : elle a vingt ans, presque une – et on entend les rires des autres journalistes présents dans le studio – une vieille femme, on l'a un peu trop utilisée, hein.

D'autres froncent les sourcils, restons fair-play. Dame, oui, c'est pas mal ça, une grande dame, cette Ludmila. Et Olga, après tout, est une ancienne fée, un jour, Nadia vivra ce qu'elle vit. Au même moment, l'image se fige sur la Roumaine au minuscule visage, son pouce qu'elle mordille nerveusement, alors le journaliste murmure : "… Elle a un si petit pouce."

REPLAY

Le son de la vidéo paraît trafiqué. Comme si on avait amplifié les grincements des barres qu'elle violente avec une précision millimétrique. On les a enveloppés de réverbération, qu'ils soient une ponctuation angoissante, répétitive, à son corps qui enroule les barres. La petite serre les lèvres sous l'effort, ses épaules tressaillent à peine sous l'impact quand, après les avoir lâchées et effectué un tour sur elle-même entre les barres, elle rattrape l'appareil. Elle s'immobilise un instant en équilibre sur les mains sur la barre la plus haute. Un triangle, rectangle mouvant jusqu'à l'isocèle puis un *i*, une ligne de silence, respiration coupée, l'exercice en géométrie va finir, Nadia annonce sa sortie, son dos s'arrondit, les genoux sous le menton pour un double saut périlleux que seuls les garçons réussissent, on pensait assister à l'évolution d'une sylphide, voilà qu'elle emprunte aux hommes et leur flanque la raclée de leur vie. Un cri de femme, hurlement de plaisir fou, s'échappe de la masse des dix-huit mille spectateurs et ponctue les pieds en chaussons blancs qui attrapent le sol sans une seule oscillation. Son dos arqué dessine une

virgule jusqu'à ses doigts qui chatouillent le ciel, elle salue. Et l'ordinateur affiche encore ce 1,00 tandis qu'elle court vers Béla qui lui tend les bras.

C'est sur la poutre maintenant qu'elle pirouette, éclairée des flashs de lucioles folles, une lumière sautillante. L'enfant semble retenir toutes les respirations. Elle se lance en double salto et vrille et, d'un claquement de doigts – son arrivée au sol absolument stable –, elle les délivre, comme si on avait tourné un bouton de volume muet jusque-là, alors le public rugit d'adoration et de soulagement qu'elle ne soit pas tombée. Et tous courent vers les salles de rédaction, les téléphones, dix, dix, écrivez bien ça, *she's perfect*, titre *Newsweek*, du jamais vu, la perfection EST de ce monde : "Si vous cherchez un mot pour dire que vous avez vu quelque chose qui était si beau que ça ne disait pas combien c'était beau, dites donc que c'était nadiesque", écrit un éditorialiste québécois. Les juges sont obligés de demander à Béla ce qu'elle a réellement exécuté, ils n'ont pas eu le temps de voir.

*

Il est minuit à Oneşti, une ville de Moldavie roumaine au nord-est de Bucarest. Sur l'écran, l'enfant court, une petite personne agressive, mécanique lancée durant quatre-vingt-dix secondes par ceux qui l'encouragent à éliminer la belle ballerine soviétique dont les mouvements, en comparaison, semblent mous et lascifs.

Stefania s'est glissée sous la table de la salle à manger, elle se cache les yeux de ses mains, un store de précautions, la grand-mère et Gheorghe lui demandent d'arrêter son cinéma. Une houle furieuse s'empare du

téléviseur, le son saturé envahit le salon et Stefania, très rouge, s'affole : quoi, quoi Gheorghe, dis-moi elle est tombée, ça y est, elle est tombée, dis-moi ? Son mari s'agenouille près d'elle, doucement, lui ôte ses doigts de devant les yeux, la prend par la main pour la relever en murmurant : regarde, regarde. Au ralenti, le mince corps de leur enfant arpente l'air, disloqué, la démence du saut lentement décomposée, tandis que Stefania sanglote en tendant la main vers la minuscule silhouette, qui, de dos, salue une foule de milliers d'adultes en pleurs.

MISSION ACCOMPLIE

On l'attend. Pour cette première conférence de presse, c'est complet, les cinq cents sièges et même par terre, pas un espace de libre. Les murs sont joliment recouverts d'un tissu brodé de fleurs. Quand elle arrive enfin, vêtue du survêtement de l'équipe roumaine, bandes bleu jaune rouge et l'écusson communiste sur sa poitrine, son entraîneur la soulève et la porte à bout de bras jusqu'à sa place, la poupée qu'elle serre contre elle porte le même survêtement et leurs cheveux sont noués de la même manière, deux couettes ornées de rubans rouges. Au-dessus d'elle, un portrait du président Ceauşescu.

Les journalistes sont libres de poser toutes les questions à Nadia, annonce aimablement une jeune femme au fort accent roumain. Ils sont à ses pieds car il n'y a plus de chaise, ces adultes se font aussi petits qu'elle, aimes-tu le chocolat, Nadia, quelques mots en français, en français ! Bravo ! Joues-tu au Monopoly, Nadia, as-tu un amoureux, Nadia, on s'attend à les voir sucer leur pouce d'un moment à l'autre tandis qu'ils notent ses canines pointues (de lait ? non, elle a quatorze ans) si mignonnes. Encore,

Nadia, encore, elle mime le juge qui, la voyant désemparée devant le un virgule zéro zéro, lui a fait dix de ses mains ouvertes. Le dix! *Great!* Et maintenant qu'elle a atteint la perfection, qu'envisage-t-elle ? Je peux faire mieux, promet-elle, sérieuse, sa poupée de chiffon contre son buste, couvée du regard par son entraîneur, un grand moustachu affable. Alors il faudra sans doute qu'elle invente un autre sport, concluent-ils. Es-tu étonnée d'avoir eu dix, Nadia ? Elle hausse ses étroites épaules rectilignes et gazouille en roumain : "Je sais que c'était parfait, j'ai déjà eu dix, c'est pas nouveau." Se pourrait-il qu'elle ait mal compris ? On répète. Es-tu étonnée d'avoir tout ga-gné, elle secoue la tête, as-tu de la peine pour Olga et Ludmila, elle répète fermement, non non, pas de peine. On tente une autre approche : "Comment as-tu fêté ta victoire hier soir ?" Presque agacée, elle fait la moue : "Je n'ai rien célébré du tout. J'étais sûre d'obtenir au moins un titre. Je suis allée me coucher.

— Que préfères-tu, comme exercice ?

— Les barres asymétriques parce que je peux faire des figures que les autres ne réussiront jamais !"

Et… Est-ce qu'elle ne pourrait pas sourire un peu ? Elle soupire. Désolée, mais si mon pied mord la bande après une diagonale de saltos, même de trois centimètres (elle lève sa main et déplie le pouce, l'index et le majeur), je suis pénalisée. Alors oui, elle sait sourire, mais une fois sa mission accomplie. Des rires suivis d'applaudissements éclatent dans la salle : mission, c'est trop mignon, Mademoiselle Colonel ! Un Anglais affirme qu'elle est bien dans la continuité technique d'Olga K. mais il est aussitôt interrompu par l'entraîneur : "Nous représentons l'école roumaine, on ne copie personne." Certains,

dans la salle, évaluent son degré d'enfance. Ce visage terne quand elle évolue, ce sang-froid : sitôt sa note vue, elle a enfilé sa veste de survêtement, une mini-fonctionnaire de l'acrobatie ! Et l'autre matin, je l'ai croisée dans le village olympique, elle passait la visite médicale, ses yeux ne clignaient pas, aucune expression. Qu'est-ce qu'elle a à nous dire ? Elle aime le yaourt et ne mange pas de pain. Génial. C'est un robot communiste de quarante kilos. Elle a une certaine grâce, il faut en convenir, mais c'est une grâce métallique, efficace, on est bien loin du lyrisme des Soviétiques, ah ça, ni cygnes, ni Tchaïkovski, les Roumaines sont des chiots à qui on lance des épreuves, elles rapportent et servent l'État. On est dans la géométrie, le calcul.

On se prend à regretter les modèles précédents, Olga par exemple, qui, aux JO de Munich, minaudait de façon vraiment excitante et pleurnichait si elle tombait, puis Ludmila, qui gagnait tout, une calme lady soviétique. Voilà la tradition de danse classique de l'immense URSS défaite par un obscur pays satellite qui vient d'être intronisé spécialiste ès petites filles bien dressées (cet épisode tragique où la belle Ludmila d'un autre siècle tente de dissimuler ses larmes aux reporters dans les bras de son entraîneur et, juste devant elle, la morveuse parade, effroyablement maigrichonne).

L'enfant doit se reposer avant les dernières épreuves, on quitte la salle couverts de cadeaux, de l'eau-de-vie de prune, des tissus magnifiques de Transylvanie, les Roumains font bien les choses. On croise des confrères qui n'ont pas pu entrer, on raconte ce fantôme de gamine blême, du justaucorps blanc jusqu'à ses mains enduites de magnésie en passant par son

visage pâli de fatigue. Chacun rentre à son hôtel, mettre un point final à l'article qu'il faut envoyer dans la nuit, on n'a pas tiré grand-chose de la conférence de presse. Dans le salon, la télé se hâte de résumer la journée pour diffuser l'événement, il n'y en a qu'un : c'est elle. Une jeune femme monte précipitamment le son, Nadia se lance dans son exercice au sol.

Et on réalise que tout ceci, c'est autre chose. Ce charleston sautillant sur lequel elle évolue, ce *Yes, Sir, That's My Baby*, cet air est empreint d'une joie d'avant 1929, *yes yes yes*, notre menteuse change la donne, embrouille le possible, *yes, sir*, la voilà qui n'utilise même plus ses mains pour s'aider du sol quand elle s'élance, l'air la tient en suspens, *my baby*, et on est tous persuadés que oui, *that's my baby baby*, elle manipule et réarrange parfaitement l'enfance, petit vagabond de film muet dont on voudrait tenir le visage entre les mains. Comme c'est gai. Quelle légèreté. Et ça dégraisse les lourdeurs sécuritaires de ces Jeux qui gardent en mémoire le massacre des JO de Munich, la prise d'otages et l'exécution des athlètes israéliens. La gamine vient nous prendre par la main et, ensemble, on tournoie dans une spirale d'insouciance. Elle salue la foule debout, les Russes maussades quittent la salle en rang derrière leur entraîneur, Béla, lui, tend ses poings, il combat l'air, hilare, entouré des fillettes qui rebondissent autour de lui, leurs yeux cernés par le manque de sommeil et la bouche sèche de faim. On porte l'enfant en triomphe, on s'agenouillera même, s'il le faut, devant cet elfe d'un mètre cinquante-quatre qui balaye les mitraillettes présentes partout dans le village olympique. Elle a sauvé leurs Jeux boursouflés de chiffres,

neuf mille deux cent cinquante athlètes, entourés de trois mille deux cent trente-cinq accompagnateurs guettés par plus de huit mille journalistes, seize mille soldats censés éviter une intervention de la bande à Baader, de Carlos, des kamikazes japonais, de l'IRA ou des Palestiniens ou même, peut-être, des autonomistes québécois.

Alors, vides du calme après festivités, déjà en manque de la fée des Carpates, des millions de mères éteignent leur poste de télévision resté ouvert toute la journée depuis le 17 juillet. Elles se prennent à rêver d'en avoir une comme celle-là, si menue, une enfant pâlotte et soucieuse de bien faire, sage, sérieuse, travailleuse, sobre, sans chichis, qui monte sur des podiums et fasse briller de grosses médailles sur un torse plat et ferme, qui attende ses notes devant les caméras du monde entier après avoir enchanté des millions et des millions de téléspectateurs, terminant son numéro sur cette pose devenue une carte postale en vente partout, une qui vienne d'un pays bizarre, cette Roumanie, qui soit rompue à une existence consciencieuse, et à qui on achète des nœuds à nouer joliment autour des cheveux, qui soit adorablement lisse et sans odeur, ce désir de posséder une fillette fermée au monde, qui ne sache pas qu'on ne peut rien pour elle et que bientôt, oh mais très vite, elle sera recouverte de son banal futur biologique.

Alors, vides du calme après festivités, déjà en manque de la fée des Carpates, des millions de petites filles éteignent leur poste de télévision resté ouvert toute la journée depuis le 17 juillet, comme étourdies après une longue absence. Devant le miroir dans le couloir, elles s'essayent au salut triomphant,

les bras tendus, l'étirement de la colonne vertébrale leur fait bomber le buste, le tee-shirt laisse apparaître la peau comprimée par l'élastique de la culotte en polyester. Elles se prennent à rêver d'en avoir un comme celui-là, un corps rapide. Les petites filles de l'Ouest ne reprennent pas de gratin et refusent leur dessert le soir même, investies d'une mission secrète, répandre le blanc, ce merveilleux blanc du justaucorps et de la magnésie et de la vie sacrée de Nadia dans la neige, certainement, là-bas où il n'y a rien.

Je reçois, suite à ma demande de témoignages pour entreprendre cet ouvrage, des dizaines de lettres et plus encore de mails de fans de Nadia C. La plupart de ces femmes ont une quarantaine d'années, d'autres, très jeunes, n'ont pas l'âge de l'avoir vue en direct à Montréal. Mais toutes se souviennent du choc. De leur ébahissement lorsque Nadia C. détraque l'ordinateur. De leur soudain dégoût des céréales trop sucrées, ces paquets remplis de mini-gadgets jetables, une abondance déplacée au royaume de l'héroïque privation. De leur rejet des jupes si peu pratiques pour jouer à Nadia C., celle dont le justaucorps blanc devient le miroir accusateur de leur vie trop molle et sans devoirs. Car Nadia C. n'est pas que légère. Elle est puissante et impitoyable. Nadia C. ne sourit jamais, ne dit jamais merci, ce sont les adultes qui la supplient de leur accorder un regard. Elle se tait, distante et concentrée, entourée d'adultes en survêtement, étranges profs de gym qui la félicitent respectueusement. Celle qui vient d'un pays que personne, pas même les parents, ne connaissait avant que la télé ne l'évoque. Le poster de Nadia C. est la propriété des petites filles de l'été 1976, les garçons eux, punaisent Farrah Fawcett dans leur chambre ; sous son maillot

ambré, ses cuisses bronzées s'écartent doucement, tièdes et offertes.

*

Lors de notre premier échange téléphonique, je précise à Nadia C. que ce récit ne sera pas forcément exact, je me donne le droit de remplir ses silences. Nous convenons que je lui enverrai les chapitres au fur et à mesure pour qu'elle donne son avis.

"Chère Nadia,

Pour répondre à vos questions : je détaille votre relation à Béla plus loin dans le récit. La chronologie ? Il me semble qu'il faut commencer avec Montréal, je dirais presque, s'en débarrasser, puisque tout le monde connaît ou, au moins, en a le souvenir. Mais nous reparlerons de tout ça dans la semaine, je vous appelle. Voilà la suite, ou plutôt, vos débuts !

Bien à vous."

UN CHAMP DE VĚRAS

Trois années de dossiers à remplir pour donner naissance à cette école expérimentale de gymnastique où le calcul côtoiera l'apprentissage des barres asymétriques. Trois ans de rendez-vous à Bucarest avec les responsables qu'il faut couvrir de cadeaux pour faire avancer les choses, du whisky américain qu'un ami de Béla, douanier, confisque aux diplomates, du jambon de la campagne. Et maintenant que le lieu est trouvé dans la petite ville d'Oneşti, à peine trente gamines qui correspondent à ce que Márta et Béla cherchent. La Fédération de gymnastique s'étonne, agacée, ce ne sont pas les jeunes filles désireuses d'intégrer l'école qui manquent, pourquoi ce temps perdu, ces sélections trop dures ! Et puis "elles". Toujours elles. Pourquoi refuser de prendre ce garçon qui se tient sur la tête et saute plus haut que sa sœur ? L'affaire intrigue en haut lieu. C'est quoi, cette histoire de sport réservé aux filles, camarade ?

Est-ce une théorie ? Une intuition ? Une constatation ? Une idée qui prend forme l'année précédente, lorsque Béla et Márta parcourent les compétitions des pays voisins, notant les points forts de chacune

des gymnastes, leurs faiblesses, les musiques, les évolutions qui plaisent au public. En URSS, on puise dans le vocabulaire de la danse classique, alors qu'en Hongrie ou en Bulgarie, les gestes des filles sont amples et sportifs, de vraies montagnardes en train d'effectuer des promenades de santé. Si elles commençaient plus jeunes, elles pourraient prendre part à trois olympiades minimum, s'exclame Márta, impressionnée. Les gymnastes roumaines les plus en vue ont une vingtaine d'années et la plupart se désintéressent des compétitions dès lors qu'elles se marient. "Tout cet investissement, ce temps passé à former des bonnes femmes qui ne pensent plus qu'à écarter les cuisses et à faire la popote, fulmine Béla en sortant d'une énième compétition, et on s'ennuie autant qu'à un foutu ballet, elles ont peur de se décoiffer ou quoi ? Même ma grand-mère sait faire des roulades mieux qu'elles !" Furieux de la molle prudence des compétitrices, il s'assoie avec Márta sur un banc du parc voisin : "Je préfère encore regarder ces enfants jouer !"

Ces enfants essoufflés qui se suspendent maladroitement à une branche d'arbre et qui n'imaginent pas la chute, des petits qu'on craint à chaque instant de voir tomber. Et qu'on ne peut s'empêcher de regarder, en dépit de la peur. Ou justement parce qu'on a peur, car ils pourraient se briser. Alors oui, les garçonnets savent sauter, courir plus vite que les filles, ils aiment faire montre de leurs prouesses quand les filles, souvent, esquissent timidement les pas qu'on leur apprend. Mais un garçon courageux et bondissant n'est rien d'autre qu'un garçon. Alors qu'une fillette. Plus légère et souple, il faut simplement leur enseigner le cran !